

LE DÉFILÉ

Anne STIEN

Sur la place, la chaleur était accablante. Les représentants officiels se tenaient immobiles, observant un silence solennel. Un échantillon de la population locale triée sur le volet assistait à la cérémonie du 14 Juillet, fête nationale française. C'était le prétexte symbolique pour exprimer une allégeance de bon aloi, fraterniser ou faire semblant, consolider l'entente cordiale de rigueur. Les chefs des différentes communautés devaient se saluer mutuellement. D'un côté, il y avait des uniformes bien repassés, rutilants de décorations militaires, de l'autre, le costume local éclatant de blancheur.

Le soleil était au zénith. La sueur perlait sur les fronts. Ici, aux confins du désert, loin des tumultes urbains, le chergui, ce vent brûlant s'installait et soufflerait plusieurs jours d'affilée. A l'extérieur du village entouré de remparts, les pistes tracées dans la terre ocre semblaient ne mener nulle part. Il était fréquent de voir un âne famélique, chargé de sacs, portant l'homme assis sur son dos tandis que des coups de bâton agaçaient ses flancs. La femme suivait courbée en deux sous le poids des fagots. Parfois, derrière elle, des dromadaires à la mine dédaigneuse cheminaient, conduits par un homme venu du grand sud à l'occasion du souk. Les contrastes de couleur rehaussaient la beauté aride du paysage qui s'étendait au pied de l'Anti-Atlas.

La Marseillaise fut chantée puis le silence retomba, seulement troublé par les assauts du vent et le claquement des drapeaux. Le cortège des officiels se mit en mouvement. L'enfant tenait fermement la main de sa mère, soigneusement gantée de dentelle ivoire. Ebloui par tant de fastes, il ouvrait grand ses yeux. Il reconnut l'uniforme et la musique de la Légion Etrangère. Mais l'enfant savait qu'il ne verrait plus son père parmi les officiers. Ce dernier était parti avec son bataillon en Indochine. Cela faisait maintenant plusieurs années qu'il vivait dans ce pays lointain. Sa mère disait qu'il était prisonnier. L'enfant ne comprenait pas qu'on puisse aller au bout du monde s'enfermer dans des cachots infestés par la malaria et le typhus. L'enfant connaissait ces maladies mortelles. Il avait cherché leur signification dans l'encyclopédie.

Soudain, il se raidit. Cela dura une fraction de seconde. Un homme se tenait au premier rang, dissimulé par la capuche de son burnous. A travers sa tenue légère, l'enfant fut violé d'une manière furtive et choquante d'un doigt enfoncé dans l'anus. Mécaniquement, il continua à

marcher sans se retourner. Il y eut quelques remous dans la foule. Il ne s'était rien passé. La mine impénétrable, le regard farouche, les indigènes formaient un rang hostile.

La honte, la peur, le secret, la souillure, cet instant effrayant et irréel, ce moment d'horreur muette, le sentiment d'avoir subi une intrusion violente dans ce qu'il y avait de plus intime dans son anatomie, tout déferla en même temps dans sa tête. Par crainte de représailles et d'une émeute, il ne dit rien, considérant qu'il avait permis cela.

En même temps, il comprit que ce peuple ne se soumettrait jamais et n'hésiterait pas à commettre l'irréparable pour être libre. Par cette agression, l'un de ceux qui étaient présents sur cette place, écrasée de soleil, avait exprimé sa détermination sans aucun discernement. L'enfant, confiné dans une sorte de mutisme coupable l'entraînant dans la haine de soi et le mépris de son être meurtri, avait-il été choisi par la vindicte populaire signifiée d'une manière outrageuse ?

A l'âge adulte, il éprouva le désespoir sombre d'une culpabilité inavouée. Il ne put échapper à l'égaré que produit la dépression dans ses obscures allées. Il vécut ainsi, ballotté entre la haine de soi et l'amour propre. L'enfer était bien gardé. Il n'y avait pas d'issue de secours.